

Préface

ALLER VERS CE QUI NOUS DÉPASSE

Alain et Gérard Depardieu ont toujours couru après l'impossible ; issus d'un milieu modeste, provincial, souvent déprimant, mais où l'amour tenait sa place, ils cherchent à faire de leur vie une ascension vers les étoiles.

Gérard, je l'apprécie comme acteur, comme tous les Français, mais nous n'avons jamais travaillé ensemble, hélas !

Alain, en revanche, avait son bureau voisin du mien quand, main dans la main avec Vincent Morelli, nous nous acharnions contre vents et marée à monter L'Affaire Seznec, L'Affaire Dominici, Une femme nommée Marie. Nous nous retrouvions de temps en temps pour bavarder. Nous avons découvert ainsi que nous avions beaucoup à partager ! Alain est un bâtisseur. Il a d'ailleurs commencé sa vie dans l'architecture. Par la suite, il a veillé aux destinées de films aussi ambitieux que Pirates, Tess, Tchao Pantin ou encore La Leçon de piano. Et bien d'autres. Il sait la masse de travail que représente ce genre d'entreprises – ces folies que nous aimons tellement. Et je le sais moi aussi. Il faut avoir l'œil à tout ! Ce sont des chantiers monstrueux ! De vraies cathédrales ! Des cathédrales de l'esprit. Comme si les cathédrales pouvaient

être autre chose que des œuvres spirituelles. Ces affaires-là, ça ne marche que si l'on a la foi chevillée au corps. Ou au cœur. Rien n'est une question d'argent. Tout est une question d'amour. Et les fabricants de rêve – sur scène ou sur pellicule – sont bien placés pour le dire.

Or je sais qu'Alain a la foi. Comme son frère cadet, d'ailleurs, qui a lu saint Augustin à Notre-Dame de Paris. L'un et l'autre tiennent Dieu en amitié. Alain passe sa vie à brasser des millions d'euros : il le faut quand on veut matérialiser des songes. Mais ce qui l'intéresse, c'est ce qui nous dépasse, ce qui nous dépassera toujours, ce qui est plus grand que nous, ce qui alimente notre raison de vivre, comme une espérance mystérieuse, parfois irrationnelle.

C'est notre rôle ici-bas : aller au-delà de tout, inventer le destin.

C'est ce qu'ont fait Moïse, Jésus, Jean-Paul II.

À notre modeste niveau, nous essayons nous aussi de soulever des montagnes – nos propres montagnes.

Alain est des nôtres : un bâtisseur d'humanité.

Robert HOSSEIN

L'Amérique à Châteauroux

En installant une base de l'Otan à Châteauroux, les Américains avaient transformé la ville et, par voie de conséquence, la vie des Depardieu. Grâce à eux, Gérard et moi avons découvert en même temps l'opulence et la liberté. Cette présence militaire, vécue comme une aubaine, augmentait de douze mille personnes la population d'une commune de quarante mille habitants! Ce n'était pas rien. C'était un autre équilibre. D'autant que les GIs apportaient avec eux de quoi modifier le paysage avec leurs jeeps, leurs Cadillac de couleurs vives, leurs tenues vestimentaires décontractées et ces cigarettes blondes dont les marques – Camel, Lucky Strike, Pall Mall – contribuaient à la création d'un mythe associé à un art de vivre tout à fait nouveau, venu d'outre-Atlantique, arrivé chez nous avec l'armée de libération, après les années de guerre.

C'était en fait la plus grande garnison alliée d'Europe, une véritable Amérique établie à nos portes, sur l'aéroport de Déols et à La Martinerie. Les GIs avaient là leurs cinémas, leur parcours de golf, leurs salles et terrains de sport, leur hôpital et leur école primaire.

Et ils avaient notamment leur fameux magasin TX, une sorte de supermarché où s'amassaient des produits que l'on ne trouvait nulle part ailleurs, des boîtes de pop-corn aux T-shirts en passant par les chewing-gums, les marshmallows, les hamburgers, le beurre de cacahuète, le Coca-Cola et les jeans – les célèbres 501 que tout le monde s'arrachait. Les Américains fournissaient du travail aux habitants de Châteauroux dont certains étaient employés sur la base et avaient la possibilité de découvrir, éberlués, des appareils ménagers dont ils n'avaient jamais soupçonné l'existence. De fait, nombre de gens étaient concernés de près par l'existence de cette communauté. De nombreux liens se sont tissés entre les deux populations et, pour ma part, j'étais loin d'imaginer alors que je serais un jour producteur sur un film inspiré de cette situation : *Châteauroux District*, réalisé par Philippe Charigot, avec Nathalie Nell et Guy Marchand. Et je ne puis y penser aujourd'hui sans me dire que ce système a sans aucun doute influencé ma façon d'envisager mon propre travail. J'ai l'habitude d'exercer mon métier de producteur comme les Américains occupaient Châteauroux : en apportant tout, absolument tout ce dont j'aurai besoin, afin de ne pas être tributaire de ce qui m'attend sur le terrain. Ils m'ont influencé, leur méthode s'est imprimée dans mon subconscient, de sorte qu'à bien des égards ils ne sont pas moins présents dans ma vie qu'ils ne l'étaient à l'époque. Et pourtant je n'ai jamais produit de film hollywoodien ! Il suffit de se pencher deux minutes sur ma filmographie pour voir qu'elle fait la part belle au cinéma français, en tout cas à une facture artistique profondément enracinée dans l'esprit de la vieille Europe.

Talent pur

À la grande époque des Américains, j'avais quinze ans et Gérard en avait treize. Nous avions une sœur, Hélène, âgée de quatorze ans. Nous formions un trio par rapport à Catherine, Éric et Franck qui sont nés plus tard. Les Depardieu occupaient alors un trois pièces rue du Maréchal-Joffre. Nos parents dormaient dans une chambre, Gérard et moi dans une autre ; Hélène avait un petit lit dans le salon.

Gérard, à treize ans, ne travaillait pas en classe. C'était un garçon sportif, athlétique même, et doté d'une capacité de séduction hors du commun. C'était aussi un bagarreur très doué, respecté des autres caïds de la ville. Avec lui, vous n'aviez pas le temps de discuter, vous étiez à terre avant d'avoir compris ce qui vous arrivait. En ce qui me concerne, j'étais plus calme, plus raisonnable, et j'étais sérieux à l'école, ce qui me vaudrait bientôt d'être envoyé en apprentissage dans les métiers du bâtiment, puis en architecture.

Ce qu'il faut comprendre, c'est l'appétit de vivre qui nous animait. Cette soif de liberté ! Le sentiment est universel, je sais bien, mais il était encore plus fortement ancré chez nous. Notre famille était un

milieu oppressant où, pour ainsi dire, on ne parlait pas, où il ne se passait rien, où rien ne venait nourrir nos jeunes esprits. Notre père buvait, notre mère était toujours enceinte. Nous aimions nos parents, mais que veut dire *aimer* quand l'amour n'est pas dit, quand rien n'est jamais formulé? « Je t'aime » : cette expression omniprésente dans les dialogues de film, il ne nous serait jamais venu à l'esprit de la prononcer. Raison pour laquelle, peut-être, nous avions tellement besoin d'un *ailleurs* que nos parents ne pouvaient nous offrir, qu'ils ne songeaient même pas à imaginer pour nous. Beaucoup d'adolescents vivent ou ont vécu cette expérience d'un désir fou, brûlant, au sein d'une famille profondément provinciale et oppressante. Nous ressentions la nécessité d'évacuer le poids de cette misère, des souffrances de l'enfance. Quand il m'arrive de relire Arthur Rimbaud, je me dis que c'est ce qu'il a dû vivre, lui aussi, à Charleville : le sentiment d'être prisonnier, de n'avoir d'autre salut que la fuite. Ce sentiment d'une existence idéale, rêvée ! Cette certitude : la vraie vie est ailleurs. Si je parle de Rimbaud, c'est que Gérard, par bien des côtés, lui ressemblait. En raison de sa beauté d'abord. Mais également parce qu'il était lui aussi l'incarnation d'un *talent pur*. Chose étrange, surprenante, les capacités artistiques qui étaient les siennes étaient déconnectées de toute instruction. Elles s'exprimaient pour l'heure dans une extraordinaire volonté de vivre qui nous poussait à nous échapper de chez nous, à aller jouer aux cartes sous les réverbères, à rôder du côté de la gare parce que la gare représentait la possibilité de partir un jour, et parce qu'elle s'entourait de bars – Le Faisan,

Le Berry – où se faisaient les rencontres, où se déroulaient les trafics.

Oui, une pure et simple volonté de vivre : c'est à cette passion de découvrir et d'être libre que répondait l'Amérique miniature établie à Déols. Elle nous a offert ce dont nous avions un ardent besoin et que notre famille ne pouvait nous offrir. Elle a laissé en nous des traces profondes et nombre de souvenirs heureux.

Fureur de vivre

Séduisant comme il l'était, Gérard a tout de suite noué des amitiés chez les Américains. Nous allions faire du sport avec eux, jouer au base-ball sur leur terrain, au baby-foot dans leurs cafétérias. Gérard s'entraînait même à la boxe sur la base. Nous avions appris l'anglais des GIs. Nous assistions à leurs *parties*. Nous fêtions même Noël avec eux ! Noël, chez les Depardieu, était un événement pauvre. Alors qu'à La Martinerie c'était l'opulence. Les richesses coulaient à flots. Cette soirée-là, nous la passions dans les boîtes fréquentées par les jeunes soldats, à boire, à manger, à danser jusqu'à cinq heures du matin. Puis, marchant dans le froid, les mains au fond des poches, nous rentrions à la maison où Hélène attendait notre retour.

« Le père Noël est passé », disait-elle à voix basse.

Elle avait préparé pour chacun de ses frères un cadeau : une orange posée sur une minuscule boîte de crottes en chocolat. Mais sa gentille installation était sans commune mesure avec les cornes d'abondance auxquelles nous venions de nous abreuver.

Tout a commencé par des liens d'amitié. Nous passions de bons moments avec les jeunes Américains.

Ils nous laissaient conduire leurs superbes voitures. Puis nos relations avec la base ont pris une tournure plus « commerciale ». En effet, cette petite Amérique disposait de bien plus que le nécessaire, et des employés français ou américains se chargeaient fréquemment de détourner des produits de consommation qu'il suffisait d'emporter en ville pour les écouler sans problèmes. C'étaient des biens soustraits aux stocks du TX, une vraie caverne d'Ali Baba. Le magasin se situait au sein de la base. Personne n'avait le droit d'y aller mais, nous, on pouvait – Gérard, moi et Jacky Merveille, un fils de banquier qui avait tourné voyou et qui devait mourir jeune dans un accident de voiture.

Nous n'avons pas tardé à avoir nos points de vente – un coin de rue, un appartement – où nous fourguions des quantités de cartouches de cigarettes, de jeans 501 et de bouteilles de whisky. Gérard et moi étions *in the loop* – dans la boucle. Nous savions que nombre de Parisiens venaient exprès à Châteauroux pour se fournir en produits d'outre-Atlantique. Il suffisait de les rencontrer aux alentours de la gare. En ayant garde de se faire attraper, bien entendu, ce qui n'était pas toujours chose facile. Le plus dur était d'échapper aux mouchardages. Une fois, nous fûmes dénoncés et la police perquisitionna chez nous ; les agents découvrirent sous les lits un véritable « stock américain », ce qui valut à notre père d'être condamné à une forte amende.

Autre aspect de la vie américaine de Châteauroux : la prostitution. C'est un fait avéré que toute garnison a besoin de lieux pour satisfaire aux besoins sexuels de ses troupes. Du reste, toutes les bases américaines installées en France donnaient lieu à une recrudescence

de la prostitution. Châteauroux n'échappait pas à la règle. En plein centre-ville, la rue Victor-Hugo et la rue Grande offraient aux GIs de la chair fraîche en quantité venue de Paris par trains entiers – les « trains de l'amour », comme les appelaient les Castelroussins. D'autres filles venaient du Berry ou du Limousin. Les rencontres avaient lieu dans des endroits aux noms plus ou moins explicites, tels le Crazy ou le Suzy Bar. Les maquereaux de Paname y amenaient leurs horizontales. Ils les surveillaient le temps d'un week-end, après que les soldats avaient touché leur solde en dollars. Mais un commerce aussi lucratif ne pouvait pas ne pas attirer aussi la convoitise des souteneurs locaux, et chaque coin de trottoir dans le quartier chaud faisait l'objet d'une lutte sans merci. Je dois dire que Gérard n'était pas en reste sur ce terrain périlleux. Il tenait à sa part du gâteau et savait se donner les moyens de le faire savoir. Il était aidé en cela par sa nature volontaire, sa puissance naturelle et son entraînement de boxe à La Martinerie. Il y excellait tellement qu'il ne manquait de rien. Il avait même les moyens de mener la grande vie!

Pour finir, la présence de cette base de l'Otan faisait que Gérard et moi avions deux familles : notre famille biologique, qui pesait sur nous d'un poids écrasant, et une famille d'adoption, qui accueillait notre appétit de *vivre*. Peu à peu, nous avons senti que nous devenions différents de nos concitoyens. Le monde auquel nous étions en train de nous adapter était un monde ouvert. Cette réalité devait conditionner nos futurs parcours, celui de Gérard en tant qu'artiste international, le mien en tant que producteur de films amené à travailler aux quatre coins de la planète. Notre famille en tant que

telle nous a transmis l'amour, mais la capacité de nous déployer, nous l'avons apprise grâce aux Américains. Cependant notre famille nous avait légué aussi une aptitude à aller plus vite que les autres. C'était vrai surtout pour Gérard dont l'intelligence était du vif-argent. Il comprenait tout de suite. Il n'était pas seulement excellent en bagarre, il l'était dans tout ce qui constitue la relation humaine : il embrassait la situation d'un seul coup d'œil, sans s'embêter avec aucune idée préconçue, en promenant sur les choses un regard qui n'était celui de personne. Il était original même dans sa condition de voyou. Car si Gérard pouvait être qualifié alors de mauvais garçon, c'était le contraire d'un garçon mauvais. D'ailleurs il lui arrivait de se montrer extrêmement prévenant avec sa famille. Ainsi, je le revois rentrant de la base américaine les bras chargés de ces produits que tout le monde à Châteauroux convoitait : des glaces Memphis, des chips, des cheeseburgers, du Coca, toutes choses qu'il avait non pas volées ni détournées mais bel et bien achetées avec son argent. C'était pour son père, pour sa sœur, pour son frère. Pour notre mère surtout qui adorait les glaces Memphis. Il déposait le tout sur la table de la cuisine avec le naturel des âmes généreuses, comme si ce n'était rien, comme s'il n'était rien d'autre lui-même qu'un garçon heureux d'aider les siens à vivre.